

Les derniers secrets des archives de Trotsky

Les archives " fermées " de Trotsky, conservées à Harvard, viennent d'être ouvertes au public. Elles jettent un éclairage nouveau - et passionnant - sur les tragédies shakespeariennes de l'histoire du bolchevisme, sous le stalinisme.

Par Philippe Robrieux

Publié par le Monde le 05 mai 1980

HARVARD, 2 janvier 1980... Événement impatientement attendu par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire révolutionnaire du vingtième siècle : on procède ce jour-là à l'ouverture totale des archives de Trotsky ; plus exactement de la partie dite "*fermée* ", demeurée close conformément à la volonté du grand révolutionnaire, pendant les quarante années qui ont suivi sa mort...

Pierre Broué, qui est considéré par les spécialistes comme le véritable historien de Trotsky et qui anime les activités de l'Institut Léon-Trotsky, revient de Harvard, où il a pu prendre connaissance de ces documents (1). Ceux-ci éclairent bien des aspects peu connus de l'histoire du bolchevisme.

-L'histoire de ces archives est à elle seule symbolique du caractère romanesque de l'aventure révolutionnaire. Pouvez-vous nous en parler ?

- Les archives de Trotsky ont une histoire longue et tragique, à l'image du siècle. Staline avait autorisé Trotsky à les emporter avec lui à l'étranger en 1929. Il l'a regretté ensuite. Il y a eu l'incendie du 1er mars 1931 qui en a détruit une partie : d'importants dossiers, des lettres de Trotsky à son fils Sedov, ont été cachés en France en 1933 et jamais retrouvés après la mort de Sedov. Il y a eu, rue Michelet, dans l'annexe parisienne de l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam, le cambriolage du 7 novembre 1936, effectué par des spécialistes travaillant au compte du G.P.U. au cours duquel a été volée la correspondance avec Andrés Nin. Enfin les grenades incendiaires lancées sur la maison de Coyoacan au Mexique, le 24 mai 1940, à la fin de l'attaque dirigée par le peintre guépéoutiste Alfaro Siqueiros visaient à détruire ces archives. Jugeant sa documentation extrêmement précieuse pour l'avenir du mouvement, cherchant également à assurer la subsistance de sa famille, Trotsky a alors été conduit à vendre ses archives à une université, seule capable d'en assurer la conservation.

-Pourquoi l'accès à cette partie des archives a-t-il été interdit pendant quarante ans ?

- Trotsky, qui a fixé cette clause en 1940, entendait protéger tous ceux que la lecture des archives pouvait compromettre en informant le gouvernement de Staline, de Hitler ou tout autre de leurs activités révolutionnaires. C'est une clause de sécurité. Elle constitue évidemment la preuve qu'il y a dans les archives du " nouveau " pour l'historien : sinon, Trotsky ne les aurait pas fermées si longtemps !

- Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

- Il y a dix-sept mille cinq cents documents inédits, d'une richesse exceptionnelle. Personne ne pouvait se douter par exemple de l'existence de centaines de lettres échangées avec Aloïs Neurath, fondateur du P.C. tchécoslovaque et ancien membre du secrétariat de l'Internationale communiste. Ou sur l'Allemagne entre 1929 et 1933. On trouve des milliers de pages sur l'état d'esprit des ouvriers, des militants, socialistes ou communistes, sur les grèves, les manifestations : des témoignages et des questions. Il y a des dizaines de rapports sur des réunions du P.C. allemand, entre l'arrivée de Hitler au pouvoir et l'incendie du Reichstag.

- Que nous apprennent les rapports sur ces réunions ?

- Ce sont des réunions de tout niveau, de la base au sommet. Ce qu'elles nous apprennent, c'est que les dirigeants continuaient à ronronner, comme si le nazisme n'était pas au pouvoir, comme si le parti communiste avait toujours eu raison. On continuait à exclure ceux qui étaient pour le front unique avec les socialistes, ceux qui n'acceptaient pas qu'on traite ces derniers de " social-fascistes " et d'"ennemi no 1 ", alors que Hitler était là, le doigt sur la détente.

-Démoralisation

" Ceux qui s'adressent à Trotsky décrivent parfois de façon poignante le désarroi des militants qui butent sur la toute-puissance malfaisante des hommes d'appareil bornés ; ceux-là entrevoient le désastre et demandent que faire. Certains disent que c'est la faute du prolétariat, qu'ils taxent de passivité, d'autres affirment que les staliniens ont tué tout sens de la solidarité ouvrière. Les dirigeants du P.C.A. semblent impavides, mais on commence à parler du ralliement de petits cadres au nazisme. Il y a ceux qui veulent prendre le fusil, ceux qui veulent se préparer à une longue clandestinité. Les cadres du parti, eux, ont les yeux fixés ailleurs ; sans sourciller, ils affirment et réaffirment la " justesse " de la " ligne générale ". Au fond, les rapports décrivent le processus de décomposition d'un parti communiste, sa démoralisation profonde, sa corruption aussi.

- Et le peuple allemand, comment réagissait-il ?

- Les correspondants de Trotsky décrivent en général une masse profondément désorientée, qui aurait été prête à combattre si elle avait su comment. Ils montrent en effet des milliers d'ouvriers qui voulaient se battre, mais ne faisaient confiance à personne pour diriger leur lutte ; ceux-là vont être frappés individuellement sans que le parti prenne la moindre initiative.

- Et qu'apprend-on sur l'Union soviétique à la lecture de ses papiers ?

- Dans la partie des archives ouvertes depuis des années à la consultation, il y avait déjà toute une riche correspondance entre les déportés de 1928, qu'aucun biographie de Trotsky n'a jamais dépouillée. Viennent ensuite les lettres de 1929-1931 que nous avons été les premiers à lire après Trotsky (et Deutsch, pour quelques-unes). Après les archives de Smolensk (2), ce sont les premiers documents d'époque disponibles pour l'histoire de l'U.R.S.S. Les lettres des " isolateurs " - militants assignés à résidence dans des régions isolées - ne sont pas seulement émouvantes, puisque leur confection a demandé des semaines de travail patient, avant d'aboutir à d'authentiques reportages, voire à de véritables thèses écrites sur des feuilles destinées à être transportées dans une boîte d'allumettes. Ce sont aussi des documents riches, qui éclairent la réalité soviétique, la tragédie d'un parti révolutionnaire et d'un peuple entier étranglé par une bureaucratie impitoyable.

- Que se passe-t-il alors dans le parti soviétique ?

- Pour comprendre, il faut revenir sur la situation réelle en U.R.S.S. à l'époque du premier plan quinquennal et la catastrophe économique que fut la collectivisation forcée : des régions entières connaissaient la famine. Les lettres à Trotsky brossent un tableau terrible de la réalité soviétique de cette époque : la formidable migration des populations rurales, de grandes villes comme Kharkov privées d'électricité, des mois durant, les usines qu'on a construites mais qu'on ne peut pas faire tourner, l'épuisement des ouvriers qui refusent les rythmes insoutenables pour des gens qui ont faim...

-Travail clandestin

" Bien sûr, tout cela se répercute aussi dans le parti, chez les cadres, au sommet même de la bureaucratie où l'on fronde ouvertement. Non seulement les anciens opposants qui ont " capitulé " à

un moment ou à un autre (Zinoviev et Kamenev, des " Trotskystes " comme Smirnov ou Préobrajenski) regrettent leur capitulation, mais de nouveaux opposants apparaissent, des gens qui la veille encore étaient staliniens, antiTrotskystes virulents. C'est le cas de Lominadzé, de Sten, de toute l'équipe dirigeante des Komsomol du temps de Lénine. Rioutine dit que Staline ne se comporterait pas autrement s'il était un provocateur cherchant à mener l'U.R.S.S. au désastre - et c'est l'un des dirigeants du parti à Moscou. Sten dit que Staline va faire " pire que l'affaire Dreyfus ". Même les proches collaborateurs de Staline reconnaissent la gravité de la situation à leur façon : quand on lui parle de cas d'anthropophagie, Kaganovitch répond que... l'essentiel est de " n'être pas mangés nous-mêmes ".

- Ces hommes se tournent-ils vers Trotsky ?

- La faillite de Staline, c'est évidemment la justification de Trotsky. Parmi les bureaucrates, beaucoup pensent qu'il est l'ultime recours : c'est le cas des amis de Lominadzé, de tous ceux aussi qui regrettent leur capitulation. Même d'anciens disciples de Boukharine, comme Rioutine et Slepkov, écrivent que Trotsky avait raison sur le parti, qu'il faut restaurer la démocratie, réintégrer les Trotskystes. Ces gens-là ont tous voulu un bloc avec les Trotskystes en U.R.S.S., l'appui de Trotsky pour renverser Staline. Mais il y a aussi le bureaucrate moyen qui a peur de la vengeance de Trotsky, et cette peur est le principal atout de Staline. C'est pourquoi Trotsky écrit à ses camarades qu'il ne faut pas lancer le mot d'ordre de " chasser Staline ", qu'il faut, au contraire, réclamer le " front unique ", y compris avec Staline, pour sauver le régime.

- Ceci a-t-il un rapport avec l'affaire Kirov, ce dirigeant disciple de Staline qui a été assassiné le 1er décembre 1934 ?

- Bien sûr que oui. Kirov avait conscience du danger, de la montée du mécontentement, bientôt de la colère, et il s'est opposé à la répression ou du moins à ses formes excessives. Les " libéraux " ont imposé à Staline en 1933-1934 une politique dont il ne voulait pas, et dont il s'est dégagé en faisant assassiner Kirov et, après lui, tous ceux qui auraient pu constituer une direction de rechange. Vous vous souvenez du fameux télégramme de Staline en 1936 - révélé par Khrouchtchev en 1956 - : " Le G.P.U. a quatre ans de retard. " Quatre ans plus tôt, c'était en 1932 justement la période où la formation du bloc d'opposition et l'action du bloc des libéraux avaient empêché Staline de frapper.

- Trotsky, qui était exilé depuis trois ans, n'était donc pas coupé de l'U.R.S.S. Comment se maintenait-il informé ?

- Le travail clandestin en direction de l'U.R.S.S. était entièrement organisé et contrôlé par son fils Léon Sedov. Il procédait de manière très conspirative, documents miniaturisés, emploi de l'encre sympathique, " voyages spéciaux ", très compartimentés, pour envoyer le " Biulleten ", l'organe de l'opposition de gauche paraissant à Berlin, et pour ramener informations et documents d'Union soviétique. Et il rencontrait aussi à Berlin beaucoup de Soviétiques, diplomates, fonctionnaires de l'économie qui parlaient, à lui ou à ses amis.

- Qui étaient les intermédiaires de Trotsky ? Où les recrutait-il ?

- Le réseau de Sedov avait été construit d'une part à travers les Soviétiques à l'étranger, notamment les légations commerciales, et à travers l'appareil de l'Internationale elle-même. C'étaient des communistes allemands qui, à l'occasion d'un voyage pour les syndicats, la presse, voire les problèmes d'appareil clandestin, assuraient une liaison pour Sedov. Il ne faut pas oublier que la politique allemande de Staline préparait la catastrophe hitlérienne, et bien des communistes allemands, qui le pressaient, acceptaient d'aider l'opposition de gauche.

- Pouvez-vous citer quelques noms ?

- Oui. Par exemple celui de Carl Gröhl, qui avait été le responsable du " M. Apparat ", c'est-à-dire de l'organisation militaire clandestine du parti communiste allemand.

- N'y a-t-il pas eu une remontée de l'influence de Trotsky dans l'Internationale, et plus particulièrement dans les partis russe et allemand en 1931-1932 ?

Oui. Incontestablement. Mais ensuite, c'est hélas une tout autre réalité : celle de la destruction physique des militants qui se tournent vers Trotsky.

- Quand les rapports de Trotsky avec l'U.R.S.S. ont-ils cessé ?

- Le dernier rapport que nous connaissions, signé " T.T. ", est de février 1933. Après c'est fini. Plus de communications : le réseau de Sedov avait été écrasé par la police de Hitler, en même temps que les organisations communistes en Allemagne, dans lesquelles il se cachait.

- La victoire de Hitler a donc été un coup terrible pour Trotsky ?

- Incontestablement. Et pas seulement sur un plan technique, avec la destruction du réseau. Sur un plan politique aussi. La victoire de Hitler, c'est l'écrasement de la classe ouvrière allemande et de ses organisations, les plus puissantes d'Europe. C'est la perspective de la " marée brune " en Europe ; ce qui est à l'ordre du jour désormais, ce n'est pas la révolution, c'est une nouvelle guerre mondiale. Ce jour-là, Trotsky a vieilli d'un seul coup, ses cheveux ont blanchi en quelques jours, il a su qu'il ne retournerait jamais en U.R.S.S.

" La victoire de Hitler marque le début de la réaction en Europe, la défaite de la classe ouvrière française et espagnole, à terme, mais aussi la défaite de la classe ouvrière russe à travers l'écrasement de l'opposition. Trotsky le savait, qui disait que Staline et Hitler étaient des " étoiles jumelles ".

- Y a-t-il des traces de ce travail clandestin dans les archives ?

- Très peu. Trotsky savait que G.P.U. et Gestapo pouvaient s'emparer de ses archives. Après la victoire de Hitler, il a découpé aux ciseaux ou oblitéré les signatures de ses correspondants allemands. Même chose pour les Russes. Il a même parfois découpé certains mots. À mon avis, les documents de 1932, relatifs au " bloc des oppositions ", avaient tout simplement échappé à ces mesures de précaution. Il en va de même pour une des lettres de son secrétaire américain Joe Hansen : on y trouve en effet des allusions au contact pris par ce dernier - d'accord avec Trotsky - avec un représentant du G.P.U. aux États-Unis.

- Dans quel but ce contact ?

- Pour connaître les projets tramés par le G.P.U. à travers les propositions faites à Hansen.

- Les secrétaires de Trotsky paraissaient soumis à des cadences infernales...

- Trotsky était un bourreau de travail. Il dictait des heures durant et n'était limité que par la capacité de travail de ses secrétaires qu'il se refusait à exploiter... trop. Il dictait une moyenne de deux mille mots par jour, dans les cinq langues qu'il pratiquait (anglais, français, allemand, russe et espagnol) s'il avait les secrétaires pour cela. Et il corrigeait soigneusement le premier jet dactylographié et les autres " épreuves ". Sa capacité de travail était réellement exception.

- Combien avait-il de secrétaires ?

- De un à cinq, selon les possibilités du moment.

- Ces archives nous apportent-elles d'autres informations sur ce qui se passait en dehors de l'Allemagne et de l'U.R.S.S. ?

- Beaucoup. Sur Malraux, par exemple, qui se présentait à Trotsky comme " commissaire " du Kuomintang, collaborateur de Borodine, et disait s'être dépeint lui-même dans son personnage de Garine, dans " la Condition humaine ". Il est vrai qu'il a donné aussi une année de ses droits d'auteur à l'opposition de gauche, c'est-à-dire à ceux qui se regroupent derrière Trotsky, au début des années 30.

- Y a-t-il dans cette correspondance des analyses différentes de celles que nous connaissions à ce jour ?

- Des analyses différentes, non ; des développements, oui. Trotsky se plaint beaucoup dans ses lettres d'être obligé de faire ce qu'il appelle des articles ou des livres " alimentaires ", sur des sujets qui ne lui paraissent pas essentiels. Et il n'y a pas beaucoup d'espace dans la presse Trotskyste de l'époque. Il écrit donc dans sa correspondance sur les questions qui lui paraissent essentielles. Autrement dit, on ne peut vraiment comprendre sa pensée ou son action politique pour la construction de la IVe Internationale, sans se référer à l'ensemble de sa correspondance.

- Faut-il donc réécrire la biographie de Trotsky ?

- Oui, sans aucun doute. Maintenant les matériaux existent. Mais il faudra des années pour les dépouiller et ce ne peut être qu'un travail d'équipe.

- Que reste-t-il alors de l'œuvre de son principal biographe, Isaac Deutscher ?

- Deutscher est un bon écrivain, un excellent journaliste, mais ce n'est pas un historien. Son travail est bourré de petites et de grosses erreurs. De surcroît le dernier volume est dominé par la préoccupation de justifier des positions politiques personnelles fort critiques à l'égard de Trotsky. Enfin, ayant travaillé seulement deux semaines dans des archives non encore classées avec la seule collaboration de son épouse, il n'a eu et ne pouvait avoir qu'une vue très cavalière de cette énorme documentation historique.

- À Harvard, pour l'ouverture de ces archives, la salle de travail devait être bondée ?

- Les responsables de la bibliothèque s'y attendaient. On nous avait même demandé de réduire notre délégation (3)... Or il y a toujours eu des places vides. En dehors de nous, quatre militants américains et trois anglais. J'ai interrogé quelques historiens américains, qui ont fait le projet de venir... plus tard. Curieusement des gens qui n'ont jamais mis les pieds dans les archives déclarent qu'il n'y a rien de nouveau, avant même de connaître les réactions de ceux qui sont allés travailler plusieurs mois sur place.

- Et maintenant quels sont vos projets ?

- L'institut Léon-Trotsky a été fondé en 1977, avec l'appui matériel et moral du petit-fils de Trotsky, " Seva " Volkov, et avec pour objectif principal une édition scientifique des œuvres du grand révolutionnaire. Il est totalement indépendant et ne vit que de la vente de ses publications, aucun de ses collaborateurs n'étant rétribué. En deux ans, nous avons publié sept volumes d'" Œuvres " couvrant les années de 1933 à 1935, avec nombre de textes inédits ou inaccessibles. Nous allons continuer avec le souci primordial de puiser à fond dans cette véritable mine pour faire enfin

connaître, à travers toutes ses dimensions et dans toute sa profondeur, l'œuvre de Trotsky. Nous publions aussi une revue trimestrielle, " les Cahiers Léon Trotsky. "

Notes :

(1) Parmi les œuvres de Pierre Broué, citons : la Révolution et la guerre d'Espagne, en collaboration avec Emile Tenime, éditions de Minuit. 1961 ; le Parti bolchevique (histoire du P.C. de l'U.R.S.S.), éditions de Minuit, 1963 ; les Procès de Moscou, coll. Archives-Juliard. 1964 ; la Question chinoise dans l'Internationale communiste (E.D.I.-Études et documents Internationaux), 1965 ; Léon Trotsky, le mouvement communiste en France, éditions de Minuit, 1967, 723 pages ; Révolution en Allemagne (1917-1923), éditions de Minuit, 1971.

Il a également publié aux E.D.I., dans la collection " Documents pour l'histoire de la IIIe Internationale ", le Premier Congrès de l'Internationale communiste (1978) et Du premier au deuxième congrès (1980).

(2) Archives de la police soviétique pour Smolensk, entre 1922 et 1940 ; saisies par la Gestapo, en 1941, et recueillies par les Américains (voir des extraits dans Smolensk à l'heure de Staline, Fayard 1967, publication par Merle Fainsod).

(3) L'équipe de l'Institut Léon-Trotsky (29, rue Descartes, 75005 Paris), envoyée aux États-Unis, avec le concours du C.N.R.S., comprenait, outre Pierre Broué, Michel Dreyfus.

Philippe Robrieux.